



SYNDICALISME :

Oui, mais pourquoi moi ?

Dans le prolongement de ses travaux sur le syndicalisme des enseignants, André Robert conduit depuis cette rentrée une nouvelle enquête de terrain auprès des enseignantes et des enseignants des écoles, afin de mieux connaître le rapport qu'ils entretiennent aujourd'hui avec le syndicalisme. Entre « *intérêt désengagé* », disponibilité persistante à la mobilisation et indéfectible engagement professionnel, première esquisse d'un portrait qui reste à affiner.



Verbatim

EXTRAITS DE PAROLES D'ENSEIGNANTS RELEVÉES PAR ANDRÉ ROBERT

Jennifer, 34 ans

Professeur des écoles

« Pour se syndiquer, il faut choisir. Impossible ! ... Tous ces sigles sont difficiles à identifier. »

Soizig, 36 ans

Professeur des écoles en ZEP

« Les syndicats, ça serait dramatique qu'ils n'existent pas, mais aujourd'hui je ne les écoute plus. »

Baptiste, 45 ans

Directeur d'école ZEP

« Le syndicalisme est très important, car les syndicats sont une alerte par rapport au risque de se faire manger. »

Laurence, 46 ans

Professeur des écoles en ZEP

« Je n'ai jamais eu d'adhésion. Les adhérents y vont plus par intérêt personnel, d'autre part c'est cher (tout ça pour qu'on me dise de faire grève ...). Les modes d'action devraient évoluer. »
« La grève, ça ne me va plus. Je n'ai pas la solution mais il faut se pencher là-dessus. »

Un « intérêt désengagé »

Quel regard des enseignants des écoles portent-ils aujourd'hui sur le syndicalisme ?

AR. Il est de notoriété publique que la syndicalisation des enseignants des écoles est moindre aujourd'hui qu'il y a vingt ans ou même dix ans et profondément moindre que dans les années 60-70 où on estimait, le chiffre était sans doute gonflé, que 80% de la profession était syndiquée. On n'en est plus là, il y a un reflux manifeste. Je dispose toutefois, dans les écoles où je conduis mon enquête en banlieue nord de Paris et à Lyon, d'un panel assez large où on trouve à peu près toutes les générations, à la fois des adhérents, des militants, des ex-syndiqués et des non syndiqués... Ce que je remarque d'abord c'est, chez certains, non pas un rejet mais une forme de désintérêt pour la chose syndicale. D'autres sont dans une posture que je qualifierais d'« intérêt désengagé », lequel ne conduit pas naturellement à l'adhésion mais n'empêche nullement de se tenir informé, de demander aide et conseil en cas de besoin à des militants qui demeurent reconnus et respectés dans leurs engagements. Par parenthèse, j'ai pu noter à ce propos un regret, partagé chez bon nombre d'enseignants, des réunions d'information organisées le samedi matin, et qui leur permettaient des échanges de proximité. Autre phénomène que je perçois, notamment chez nombre de jeunes enseignants : ce qu'ils appellent la « démultiplication de l'offre syndicale », qui les embrouille et les perd. Beaucoup me disent ne pas savoir vers qui se tourner. Même si l'organisation majoritaire, le SNUipp en

l'occurrence, est la plus visible et permet à certains de faire le pas, il reste qu'une grande partie d'entre eux se trouve perdue devant cette offre pléthorique.

Des incidences en termes d'action syndicale ?

AR. Au travers des entretiens que je réalise, j'observe la persistance d'un potentiel d'engagement revendicatif, même si la forme traditionnelle, obligée, de la grève classique, me semble sérieusement questionnée voire rejetée par nombre d'enseignants, qu'ils soient d'ailleurs syndiqués ou non. Je perçois là un basculement qui s'opère par rapport aux années antérieures sur cette question de la grève, ce qui ne signifie pas un refus de toute forme d'action ou de mobilisation. Beaucoup me disent être tout à fait prêts à chercher, éventuellement avec les organisations syndicales, de nouvelles formes d'action, de nouvelles formes de mobilisation, mais qui ne passent pas par cette systématisme de la grève. Pour autant, sur des objets concrets, précis et où les chances de gagner quelque chose sont réelles, l'engagement des enseignants des écoles persiste.

Des syndicalistes de proximité ?

AR. Oui. Je crois déceler dans les prémices de mes travaux actuels, une évolution dans la façon dont s'engagent aujourd'hui les militants. Avec d'abord une grande modestie par rapport à leur action et leurs compétences, modestie qui me semble marquer une différence très nette avec leurs prédécesseurs qui étaient des responsables syndicaux

BIBLIO

- *Le syndicalisme des enseignants*, La Doc. Française, 1995,
- *Les IUFM et la formation des enseignants aujourd'hui*, PUF, 2000. Avec H. TERRAL.
- *Le syndicalisme enseignant et la recherche : clivages, usages, passages*, PUG, 2004
- *Miroirs du syndicalisme enseignant*, Syllepse, 2006
- *L'école en France de 1945 à nos jours*, PUG, 2010
- *Penser la educación de otra manera : epistemología social y pensamiento crítico*, Juan Pablos, Mexico, 2014. Avec J. ESPINOSA.

ANDRÉ ROBERT

Philosophe de formation, enseignant-chercheur, maître de conférences à l'IUFM de Créteil, puis à l'Université de Rennes2, André Robert est aujourd'hui professeur à l'Université Lyon2 - Laboratoire Éducation, Cultures, Politiques. Il est par ailleurs actuellement président élu de la section Sciences de l'éducation du Conseil national des universités. Ses principaux travaux de recherche portent sur le syndicalisme des enseignants et la construction de leur identité professionnelle d'une part, sur les politiques éducatives en France depuis la seconde guerre mondiale, d'autre part.



© MIRA / ANSA



© MIRA / NABA



Jacques, 39 ans

Responsable du SNUipp

« Dans mon école (...) il n'y a pas d'hostilité mais une réserve sur la démarche syndicale. La syndicalisation, ça passe par des gens. On se syndique parce qu'on connaît quelqu'un pour qui on a de l'estime (...) c'est un choix réfléchi, mais qui passe aussi par de l'affectif. »

« Je vis mon militantisme comme une aventure humaine. Je doute beaucoup. Je suis effaré par les collègues pétris de certitudes. »

Un mouvement de proximité

Le mouvement dit « des 500 postes » qui avait enflammé la Loire-Atlantique en 2002, avec plusieurs semaines d'action, des assemblées générales imposantes et des journées de grève très suivies a retenu l'attention d'André Robert. « Un mouvement animé par des syndicalistes perçus comme en proximité avec les enseignants mobilisés, et qui ne développaient pas, c'est important à souligner, les traits plus anciens de ce qu'on pourrait appeler l'arrogance militante selon une expression empruntée à Roland Barthes, avec des réponses toutes prêtes à toutes les questions. »

à plein temps, souvent également des militants politiques, totalement investis dans ce qu'on a pu appeler la « société militante ». Je remarque aussi l'intériorisation par certains de ceux qu'on pourrait appeler les « nouveaux militants » d'une volonté, tout en travaillant avec enthousiasme à la réussite de l'ambition syndicale, de ne pas développer une sorte de vision totale, ou totalisante de la société y compris à propos des problèmes de l'éducation. Je rencontre aussi des adhérents très convaincus de la nécessité du syndicalisme dans sa dimension civique et de contre-pouvoir.

Voyez-vous une relation entre engagement syndical et engagement professionnel ?

AR. Si je me fonde sur cet « échantillon », au sens non rigoureux du terme, avec lequel je travaille ces dernières semaines, je vois des personnes extrêmement investies professionnellement. Un engagement professionnel des enseignants des écoles qui est aussi un engagement civique et citoyen, particulièrement dans les secteurs de l'éducation prioritaire et dans les zones urbaines dites sensibles, mais bien sûr pas seulement. L'idée d'être au service de la réussite des enfants, à l'écoute des familles, qui est une idée ancienne, est toujours présente et dans les quelques observations que j'ai pu faire in situ, je vois une forme d'implication professionnelle remarquable.

J'observe aussi ce que j'appellerais une « sociabilité d'école ». Pendant longtemps, on a parlé du syndicalisme comme vecteur favorisant la sociabilité inter enseignants. À l'interne des équipes syndicales, cette dimension demeure, passant par des formes d'amitié, de relations chaleureuses. Mais ce que je crois percevoir auprès des enseignants de la base, c'est que la sociabilité première ne passe plus par l'appartenance syndicale, mais par la qualité de l'équipe d'école, la qualité du travail d'équipe. Certains de mes interviewés parlent de « dream team », disant leur volonté de rester dans telle école, parce qu'il y a une dynamique remar-

quable et c'est cela qui les fédère, qui les rassemble, en dehors des questions syndicales. Sociabilité d'école, c'est ce qui me semble extrêmement important. Travail d'équipe, entente entre les collègues, ça fait partie de l'identité professionnelle.

On a longtemps associé cette identité professionnelle, cette sociabilité et le syndicat. De votre point de vue, ça a donc changé ?

AR. Je pense que oui. Ça a changé. Je ne suis pas en train de dire que l'adhésion au syndicat, que le rôle du syndicat dans telle ou telle école n'aurait pas d'importance. Mais globalement, ça n'est pas cela qui est premier. Ce qui est prioritaire, c'est véritablement le professionnel, le pédagogique. La manière de gérer la relation aux enfants, aux familles. En témoigne dans l'actualité immédiate, la manière d'aborder, en équipe, les redéfinitions impliquées par la réforme des rythmes scolaires. La solidarité syndicale n'est pas un obstacle à cette sociabilité. Mais elle n'est plus le vecteur premier de la sociabilité. Le vecteur, c'est la bonne entente entre les collègues, le leadership du directeur et ce qui est fait à la fois dans l'école, qui est essentiel, et aussi hors l'école, avec les parents, les collectivités..., ainsi que par la dimension festive, amicale, qui peut être développée.

Quelle originalité du syndicalisme enseignant ? Comment s'empare-t-il des questions pédagogiques et de métier ?

AR. À mon sens, c'est cette capacité à prendre à son compte l'intégralité des questions professionnelles et à déployer une expertise qui place les organisations syndicales en situation de rivales des meilleurs spécialistes de l'administration, tout en développant une collaboration étroite avec le monde de la recherche. Une proxi-

mité dont témoignent notamment vos universités d'automne !

Il y a là une expertise, sur les questions administratives, mais surtout sur les questions professionnelles, qui est tout à fait particulière au syndicalisme enseignant. Il faut insister sur le fait que c'est une tradition du syndicalisme enseignant, notamment dans le premier degré, que d'avoir dans ses rangs des pédagogues novateurs ou inventeurs. Je pense par exemple à Célestin Freinet, qui a été une figure du SNI. Pourtant, et pour parler justement du SNI, sa revue L'école libératrice était un journal qui livrait des « leçons modèle », sous la forme de fiches pédagogiques, qui avaient beaucoup de succès, les enseignants appréciant de pouvoir appliquer des choses toutes préparées. Mais elles proposaient aussi une vision unilatérale du métier d'instituteur. Aujourd'hui, les choses ont changé et ce qu'apprécient les enseignants, c'est que les syndicats, porteurs de revendications corporatives, soient aussi des « problématisateurs » des questions professionnelles. C'est à dire qu'on ne leur livre pas les réponses clés en main, mais qu'on leur permette d'en débattre, d'échanger. Une sorte de formation permanente, d'une certaine façon, et une socialisation professionnelle « secondaire » qui les met en prise avec les questions de métier. De ce point de vue, il me semble que le SNUipp a assez bien réussi à mettre en relation dialectique, défense des intérêts « matériels et moraux » des enseignants des écoles et problématisation pédagogique. C'est ce qu'attendent les enseignants et cela participe à mon avis de l'image positive que peut avoir le syndicat. En définitive, le rôle d'un syndicat c'est aussi d'animer le milieu, indépendamment des questions d'adhésion ou pas, c'est de se positionner en tant qu'intellectuel collectif, qui prouve la valeur et la pertinence de ses réflexions sur le métier. Et d'irriguer la profession en même temps qu'il est irrigué par elle, sans a priori.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS BARBE

André Robert, professeur des universités

ENTRETIEN AVEC

« Fenêtres sur cours : une circulation des savoirs »

Quel rôle tient la presse dans le fonctionnement d'un syndicat ?

Historiquement, il n'y a pas eu d'activité syndicale sans communication écrite avec les syndiqués et les membres de la profession. La presse syndicale a joué et continue à jouer un rôle extrêmement important en tant que cristalliseur et diffuseur des positions syndicales. Les formes peuvent être diverses, du simple bulletin à la revue et varient dans le temps à la mesure de l'activité et de la puissance de l'organisation. On peut donc arriver à des publications qui vont au-delà de la simple circulation d'informations parmi les syndiqués, outils de mobilisation et de réflexion.

Y a-t-il une spécificité de la presse syndicale enseignante ?

Par tradition, elle est un support pour les positions syndicales, mais est aussi marquée et c'est une des raisons de son succès, par son embrayage sur les questions pédagogiques. *L'école libératrice* par exemple, de 1929 jusqu'à 1992, proposait des suppléments pédagogiques qui fournissaient aux instituteurs de véritables leçons modèles extrêmement prisées. On ne peut plus aborder les choses de la même manière : cette démarche ne renvoyait pas spontanément le lecteur à une vraie réflexivité, mais l'articulation syndicale aux questions directement professionnelles dans la classe reste aujourd'hui un trait spécifique qui mérite d'être souligné.

Que penser de « Fenêtres sur cours » dans ce contexte ?

Comme le SNUipp-FSU, *Fenêtres sur cours* a amené dans le premier degré une forme de renouveau par rapport à la tradition de *l'école libératrice*. La revue a importé les techniques du journalisme moderne dans la presse syndicale. Elle a aussi transformé les rubriques et les modes de lecture. Les éditoriaux sont devenus des interventions très brèves et des amorces à la lecture de la revue qui ne s'expriment plus sur le mode de prêt-à-penser. La maquette plus moderne, jouant sur la typographie et les couleurs très vives renvoie à la volonté du SNUipp de « redonner des couleurs à l'école ». Clin d'œil aussi à un journalisme jouant sur les mots à l'image du titre « Fenêtres sur cours », la polysémie et le s du mot cours renvoyant à la pluralité des regards et au pluralisme du syndicat.

Avez-vous observé des évolutions ?

Les rubriques se sont stabilisées pour permettre au lecteur de se repérer dans le journal et de prendre des informations rapides et synthétiques sur l'actualité et les actions syndicales ou de s'intéresser à l'activité professionnelle au travers des rubriques métier ou du dossier. On n'y livre plus des solutions clés en main à l'enseignant mais plutôt les moyens d'activer sa réflexion critique. Autre trait important : le dialogue avec les chercheurs et l'univers de la recherche, soit grâce à une parole directe dans les interviews, soit à travers des articles qui y font référence. On peut parler d'une hybridation discours syndical-discours de recherche et d'une circulation permanente des savoirs issus de la recherche dans *Fenêtres sur cours*.

La forme papier a-t-elle de l'avenir à l'ère des nouvelles technologies de communication ?

Pour une génération comme la mienne, le support papier reste irremplaçable. Le fait de pouvoir accéder librement à une version numérique est un plus. Mais ce couplage désormais classique est-il suffisant ? Il me semble qu'on peut imaginer d'autres évolutions. On pourrait développer par exemple des émanations numériques de *Fenêtre sur Cours* composées d'informations essentielles et synthétiques arrivant directement sur les smartphones et tablettes. La question de l'interactivité entre lecteurs et journalistes, syndicalistes, personnalités invitées mérite aussi d'être envisagée, sous forme de chats ou autres modalités. Toutes ces formes exigent réflexion, et devraient évidemment être régulées. Concernant la pédagogie, il reste important de développer les liens réels et virtuels avec les organisations pédagogiques. L'idée du « Parlement des invisibles »* et de la mise à disposition de récits de vie professionnelle est aussi une piste intéressante.

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE MIQUEL

*Itv de P. Rosanvallon fsc.399



UNE FOIS N'EST PAS COUTUME, À L'OCCASION DE CE 400^e NUMÉRO, FENÊTRES SUR COURS SACRIFIÉ À LA MODE TOUTE CONTEMPORAINE DU SELFIE ET CHOISIT DE SE REGARDER DANS LE MIROIR. POUR MALGRÉ TOUT CONSERVER LA DISTANCE NÉCESSAIRE, NOUS AVONS DÉCIDÉ DE NOUS APPUYER SUR L'EXPERTISE D'ANDRÉ ROBERT, PROFESSEUR À L'INSTITUT DES SCIENCES ET PRATIQUE D'ÉDUCATION ET DE FORMATION DE LYON. CET UNIVERSITAIRE A CONSACRÉ UNE GRANDE PARTIE DE SES RECHERCHES AU SYNDICALISME ENSEIGNANT AVEC UN REGARD PARTICULIER SUR L'ÉVOLUTION DE SES JOURNAUX.